

Rapport de HORI Yasuo traduit de l'espéranto par Ginette MARTIN et Paul SIGNORET

Le 14 octobre 2014

Le cent-unième congrès japonais d'espéranto s'est tenu à Obama, ville du département de Fukui, du 11 au 13 octobre. Le résultat du concours de littérature y a été rendu public. Cette année j'avais envoyé l'essai ci-dessous, dans lequel il est question de trois femmes dans la catastrophe, et j'ai obtenu le deuxième prix (le premier prix n'a pas été attribué).

Depuis la catastrophe de 2011, je me consacre au soutien des victimes, et j'ai pu voir combien fortes sont les femmes. Ces trois femmes apparaissent sur la photo ci-dessous. Qui sont-elles ? À vous de le deviner.



La vie de trois femmes dans la catastrophe japonaise

C'est lors de grandes difficultés que se révèle le véritable caractère des gens, qui n'apparaît pas dans la banalité de la vie quotidienne. Le jour du grand séisme et du grand tsunami, des hommes certes ont été à la hauteur, car en de telles circonstances la force corporelle compte, mais dans les difficultés qui ont suivi, c'est la force des femmes qui s'est montrée éminente ! Beaucoup d'hommes, dans les logements provisoires, ont craqué, sombrant dans la mélancolie et l'alcoolisme, alors que les

femmes continuent de toutes manières à se frayer leur chemin tout en protégeant leur famille.

1

Quand s'est produit l'énorme séisme, madame Takahashi Chieko, qui est âgée de soixante-trois ans, se trouvait dans le temple Nikkō-Tōshōguu. Il y avait là beaucoup de touristes et, aux premiers ébranlements tous s'arrêtèrent, comme figés. Les antiques bâtiments du temple oscillaient de droite à gauche et les pins et les cèdres de haute stature se balançaient comme pour balayer le ciel. Tous les gens étaient pâles et exprimaient leurs craintes. « Il y a eu sûrement quelque part un grand tremblement de terre ! », « À Niigata ? » « Peut-être sur la côte de Miyagi. » « Jamais auparavant je n'avais senti un pareil tremblement. » À ce moment-là, une jeune fille a crié : « Il y a un grand tsunami dans la ville de Kamaishi, un tsunami de douze mètres ! La ville de Sendai est détruite ! ». Les gens se sont approchés d'elle et regardaient le petit écran du téléphone de poche dans sa main. Un tsunami vraiment énorme commençait déjà à envahir la plaine de Tōhoku. « Ah ! Il y a des autos qui continuent à rouler sans savoir que le tsunami arrive ! » criaient les autres.

Madame Takahashi habitait dans la ville de Morioka, le chef-lieu du département de Iwate. Elle tremblait de peur. Un tsunami, qui attaquait son département ! Que devenaient les gens de sa famille, ses connaissances ? Elle voulait revenir chez elle au plus vite.

Elle était venue de Iwate avec un groupe. Tous ont décidé de rentrer immédiatement en renonçant aux autres visites. Cependant en route, ils ont eu des problèmes : il y avait des bouchons et dans le département de Fukushima la chaussée était endommagée, mais ils ont pourtant fini par atteindre la ville de Morioka, à dix heures du matin, le 12 mars 2011.

Chez elle, madame Takahashi a regardé la télévision. Les dégâts causés par le tsunami étaient d'une ampleur jamais vue. Des villes et des villages connus d'elle avaient disparu. Qu'était-il advenu de ses parents et amis ? Sa profonde inquiétude l'empêchait de dormir. Elle devait les aider, elle devait les aider ! Mais comment ? Le 12, puis le 13 mars ont passé. Elle entendit dire que dans la centrale n° 1 de Fukushima il y avait eu des explosions. Elle avait peur que le Japon ne disparaisse. Les Japonais allaient devenir des migrants sans patrie dans le monde ! « Pas question de renoncer ! Je ne veux pas ! » se répétait-elle, et elle s'est mise à chercher du matériel de secours dans sa maison. Peu après, elle s'est rendue à la ville de Ōtsuchi en emportant ce matériel et de l'essence pour ses parents.

Comme la ville était devenue misérable ! Située entre les estuaires de deux rivières, Ōtsuchi et Koyari, elle comptait auparavant une multitude de maisons, or à présent, à cause du tsunami et de l'incendie qui avait suivi, tout avait disparu. Les gens avaient dû fuir vers les collines voisines, et ensuite plus haut encore, afin d'échapper au feu. L'hôtel de ville à deux étages avait été englouti par les lames et beaucoup de fonctionnaires municipaux avaient péri. Le plus grand temple de la ville

était incendié et de nombreuses pierres tombales étaient renversées. Elle avait vu là des membres du corps de défense chercher, sans dire un mot, les corps de disparus parmi d'énormes décombres.

Le mois de mars passa. Entre-temps des matériels d'aide étaient parvenus dans les villes sinistrées, et il n'était plus, pour elle, nécessaire de rendre visite à ses parents, mais avait-elle le droit de rester chez elle, assise à ne rien faire ? Il n'en était pas question, elle était une habitante du département sinistré de Iwate. « Je n'ai pas le droit de me contenter de regarder la télévision, en plaignant les victimes. Il s'agit d'une catastrophe historique. En tant qu'être humain, je dois agir selon ma conscience ! Que vais-je faire ? »

Est alors apparue dans sa tête l'image de la mer dans le village de Tōni, de la ville de Kamaishi. Lorsqu'elle était enseignante dans un collège, il y a trente ans, en compagnie d'un collègue elle avait rendu visite à M. Uchikawa, dans ce village, pour nager dans la mer. Très beau golfe et très belle plage ! Qu'était devenue la famille ? Vivaient-ils encore. Elle a cherché leur numéro dans l'annuaire et a téléphoné, craignant le pire, mais par bonheur une voix gaie lui a répondu, celle de l'épouse : tous les membres de la famille allaient bien. Cependant, elle s'est attristée en apprenant que beaucoup de maisons proches de la mer avaient disparu et que quelques villagois étaient morts.

« Je dois aider les gens que je connais qui sont dans les difficultés, mais est-ce suffisant ? Il n'y a pas que des adultes qui souffrent mais aussi beaucoup d'enfants. Garçonnetts, fillettes et tout-petits sont l'espoir que nous devons sauvegarder ! Il faut que j'aide les enfants du village de Tōni ! Il me faut collecter de l'argent, et, chaque mois, donner dix mille yens à chacun des cent élèves du village ! » Elle a pris cette décision et s'est mise sur-le-champ à écrire des lettres de sollicitations qu'elle a envoyées à ses connaissances. Sa démarche a eu un grand écho. Des dons en argent ont afflué.

Elle a prié aussi des journalistes de faire paraître des articles sur ce projet. Le premier est paru le 29 juin 2011, dans le journal Mainichi, et à partir de là, dans tout le Japon, des gens charitables et talentueux ont adhéré à sa démarche. Ainsi a démarré le projet « Fonds de l'espoir de Tōni ». En mars 2012, ce fonds a pu donner une grande somme d'argent aux écoles élémentaire et moyenne du village.

Elle avait envisagé que le plan ne durerait qu'une année, mais un an plus tard aucun problème n'était résolu et beaucoup de gens continuaient à souffrir. Le fonds a donc prolongé son aide une deuxième année et a réussi à distribuer de l'argent, quoique la somme ait été moins élevée que lors de l'année précédente. Mais même après deux ans, la solution des problèmes n'avait guère progressé... Elle s'est alors tourmentée pendant des mois, se demandant jusqu'à quand poursuivre cette aide, mais ensuite la solution a été trouvée. Maintenant elle est tranquille, ayant un but bien précis, et elle est fermement décidée à vivre de façon simple et sincère en s'y consacrant jusqu'au bout.

2

Quand s'est produit l'énorme séisme, madame Tanigawa Yoshie, alors âgée de

cinquante-deux ans, était en train de se reposer chez elle, dans le district Katagishi de la ville de Kamaishi, dans le département de Iwate. Son mari était pêcheur. Il élevait et récoltait des coquilles Saint-Jacques, des huîtres et des algues brunes dans le golfe et elle les apprêtait dans le petit port pour les commercialiser. Ce jour-là, les époux avaient commencé tôt à travailler dans le golfe, et ils étaient revenus chez eux pour le repas de midi.

Alors qu'ils se trouvaient dans la salle de séjour, un grand tremblement est survenu. Jamais auparavant ils n'avaient subi un séisme aussi violent. Ils n'ont pas pu fuir aussitôt car ils ne pouvaient même pas se tenir debout. Après quelques minutes le tremblement a cessé et ils ont couru hors de chez eux. Madame Tanigawa s'est alors rappelé ce que racontait, au sujet d'un tsunami datant de 1933, sa propre grand-mère. Celle-ci avait vu le tsunami et y avait échappé de justesse. Elle disait souvent : «Après un grand tremblement de terre, inmanquablement arrive un tsunami. Fuyez tout de suite! Ne vous occupez pas des autres! Chacun doit fuir de son côté, quand arrive le tsunami.»

Déjà en 1896 et en 1933 le village avait subi l'assaut de grands tsunamis. Dans le temple du village de Seigan-ji, deux monuments rappellent ces raz-de-marée. Le bonze avait lu aux villageois, au sujet du tsunami de 1896, un article qui avait paru dans un journal de l'époque :

« Dans la soirée du 15 juin, à 8h 10, un énorme bruit venait juste de retentir quand une énorme vague est arrivée. Comme lors d'une éruption de volcan un nuage de vapeur s'est répandu, si dense qu'on ne voyait même plus ses doigts. Les vagues étaient d'une telle violence qu'elles brisaient de grands arbres et fracassaient des rangées de maisons aussi facilement qu'on renverse des pièces de jeu d'échec. Après que l'eau s'est retirée, il ne restait plus rien que des décombres. Dans le district Hongō de Tōni, les 154 maisons avaient toutes été détruites et 810 villageois avaient fini dans le ventre des poissons, c'est-à-dire tous, à l'exception de 12 d'entre eux. Et les douze survivants avaient subi de graves blessures, aucun n'était indemne. Tōni fut l'un des villages les plus touchés. Sur 2800 habitants, 2500 ont péri. Ce fut la pire des tragédies. »

Madame Tanigawa se préparait à fuir, mais son mari était retourné dans la chambre du deuxième étage et regardait la mer. Il avait acheté récemment un petit bateau neuf pour collecter les algues dans le golfe, et il voulait savoir ce qui allait advenir de son bateau. Leur maison était voisine d'une digue antitsunami haute de dix mètres, dans le district Katagishi de Tōni. Dans ce district se trouvaient soixante-dix maisons et l'école élémentaire. À l'abri de cette grande digue, beaucoup croyaient être en sécurité. Cependant, madame Tanigawa, elle, ne le croyait pas ; elle n'ajoutait foi qu'au récit de sa grand-mère. Elle savait que la force de la nature dépasse parfois l'imagination des hommes. Elle pressait son mari, mais lui ne voulait pas encore s'enfuir. Bientôt ils remarquèrent que la mer se retirait au loin et le fond apparut. Voyant cela, son mari s'est décidé enfin à fuir. Il partit le premier dans sa voiture et elle voulut le suivre dans la sienne, mais dans sa hâte elle avait du mal à démarrer ; elle y parvint enfin et fila vers la nationale 45. En voyant de vieilles personnes debout devant leur maison, elle leur cria : « Fuyez ! Le tsunami arrive ! », mais ils refusèrent de partir, disant : « Nous sommes assez vieux ! Laissez-nous et allez-vous en vite ! »

Plus tard on les a retrouvés morts.

La route était bloquée par un bouchon de voitures. Voyant une lame avancer, elle quitta son auto et courut, courut. Le tsunami était très rapide et elle avait déjà les pieds dans l'eau, mais par chance elle réussit à échapper à la vague. Sur la nationale, muets et en larmes, des villageois regardaient leurs maisons s'engloutir dans l'eau. La petite plaine de Katagishi était entièrement recouverte de tourbillons. Seuls restaient encore debout les deux bâtiments de béton de l'école élémentaire. À la limite des vagues, on voyait flotter des gens. Les villageois en sauvèrent quelques-uns, mais ils craignaient l'arrivée de plus fortes lames et coururent plus haut.

L'école élémentaire de Tōni comptait quatre-vingts élèves. Tous sont montés en courant vers le temple shintoïste Amaterasu-mioya-jinja, situé à cinquante mètres de hauteur. L'eau atteignait la soixantième marche, à une altitude de trente mètres. Certains élèves, voyant s'approcher le tsunami, lui criaient en pleurant : « Ah ! Que ma maison ne disparaisse pas ! » « Hou ! Sale tsunami ! » « Ma grand-mère malade est couchée dans sa maison. Elle va mourir ! » « Hou ! Tsunami, va-t'en ! » Que d'angoisse ils ont ressentie en regardant leur maison disparaître dans les flots ! Ils sont restés là, inquiets, pendant deux jours, dans les salles du temple. Tous étaient sains et saufs. Aucun n'avait péri et cela est fort heureux.

Un fils de madame Tanigawa était collégien en cinquième. Le collège de Tōni est dans un autre district, Koshirahama. Il est situé sur une hauteur et n'a donc pas souffert du tsunami, mais le séisme a endommagé le bâtiment. Quand la terre a tremblé, beaucoup d'élèves se trouvaient encore dans l'école, mais son fils était déjà en route pour rentrer à la maison. Néanmoins, sentant qu'il se passait quelque chose d'anormal, il est revenu à l'école.

Tous les membres de la famille étaient saufs, mais ils avaient perdu leur maison et tout ce qu'elle contenait, deux petits bateaux, deux voitures et le petit atelier dans le petit port. Sur le sol de leur maison, il ne restait qu'une baignoire entre les murs en ruine. Cette maison au toit imposant, son mari l'avait fait construire grâce à l'argent épargné en quatorze années de dur labeur à pêcher des thons en haute mer. Et tout cela était perdu.

Et la santé de son fils l'était également. Après la catastrophe, il se mit à faire, toutes les nuits, des cauchemars. Il voyait le tsunami franchir la digue, envahir le village et détruire les maisons. De plus, une de ses camarades de classe, restée chez elle car elle était malade, périt noyée dans le raz-de-marée. Ces événements choquants et attristants l'avaient fortement commotionné. Toutes les nuits de terrifiantes images apparaissaient dans ses rêves et, dans la crainte de les revoir, il ne pouvait pas s'endormir avant trois ou quatre heures du matin.

Il acheva les cours du collège en mars 2012 et décida d'entrer au lycée de Morioka. À cette occasion, ses parents achetèrent une vieille maison en ville et déménagèrent, pensant que le fait d'habiter loin de la mer serait bénéfique pour la santé de leur fils. Au début tout semblait aller bien, mais il lui devint de plus en plus difficile de s'adapter à la vie scolaire dans la ville. Il disait sans cesse à ses parents : « Je vais certainement guérir ! Je vais certainement guérir ! », or même à présent il continue à rester à la maison.

Le mari de madame Tanigawa a cessé de travailler comme pêcheur et a trouvé

un nouvel emploi à Morioka, mais son salaire n'est pas suffisant. Il a l'intention de faire de nouveau de la pêche au thon. Mais, dans ce cas, il sera longtemps absent de chez lui, et ne pourra s'occuper pas de sa femme ni de son fils. Est-ce la bonne solution pour la famille ? Madame Tanigawa avait commencé à travailler dans une maison de retraite, mais elle non plus n'a pu s'adapter à cet emploi. Que faire à présent ?

À cause du tsunami, non seulement ils ont tout perdu, mais de plus ils endurent de nouvelles difficultés. Cependant elle n'a pas perdu espoir. Elle lutte contre tous les obstacles afin que son fils recouvre la santé et réalise son rêve de devenir chercheur. Avant de déménager à Marioka, elle travaillait pour le Fonds de l'Espoir de Tōni. Les membres lui envoyaient du matériel de secours qu'elle distribuait aux réfugiés. Nous la remercions beaucoup et nous espérons qu'elle retrouvera une existence heureuse avec son mari et son fils.

3

Mademoiselle Fujii Fumiko, âgée soixante-et-quinze ans, habite dans le département de Gunma, la catastrophe ne l'a donc pas atteinte. Dès 2011, elle s'est impliquée dans le Fonds de l'Espoir de Tōni.

Elle est née dans une famille pauvre de la campagne de Gunma, néanmoins elle a pu, en bénéficiant d'une bourse, suivre les cours d'une université fondée par une secte chrétienne. Elle recevait chaque mois une assez grosse somme d'argent qu'elle n'aurait pas à rembourser. Un jour elle demanda à la responsable, une missionnaire américaine : « Je vous remercie beaucoup pour la bourse, mais la somme est très importante. Ai-je le droit de recevoir autant d'argent ? » La missionnaire lui répondit : « Oui, vous avez le droit. Cette bourse provient de nombreuses personnes charitables dans le monde. Celles-ci veulent que, grâce à elle, vous puissiez faire de bonnes études. Donc avant tout, étudiez bien. C'est ainsi que vous vous acquitterez de votre dette envers eux. Le plus important sera d'aider les autres, comme vos bienfaiteurs vous aident aujourd'hui. »

Elle acheva ses études à l'université et commença ensuite à travailler dans une compagnie. Plus tard elle aima un jeune homme et l'épousa. Il était médecin. Il ouvrit une petite clinique dans un village et soigna les habitants pendant quarante ans. Elle travailla à ses côtés comme assistante dans la clinique. Quand se produisit le séisme, son mari, souffrant d'un cancer, était hospitalisé. En voyant à la télévision les dégâts et les souffrances subis par les gens habitant sur la côte de Tōhoku, il disait tous les jours : « Si j'étais valide, je partirais immédiatement aider les victimes. Je regrette beaucoup d'être malade. » Il mourut, deux mois plus tard, en mai 2011.

Elle vivait triste et solitaire quand elle lut dans le journal Mainichi du 29 juin 2011, un article parlant de l'action d'aide humanitaire menée par madame Takahashi. Elle y adhéra aussitôt. Elle pensait qu'était enfin venu le temps, où elle pourrait rembourser "l'argent de la bourse". Et depuis, elle envoie de l'argent aux enfants de Tōni par l'intermédiaire du Fonds.

Chaque année, à deux reprises, les membres du Fonds rendent visite aux écoles

de Tōni, à l'occasion des deux événements suivants : le concert « Sainte Lucie » donné par Carol, une missionnaire américaine joueuse de harpe (en décembre), et la cérémonie de fin des cours du collège de Tōni (en mars). Le premier est organisé par le Fonds, et le deuxième par le collège, évidemment. Pendant le concert, Carol joue à la harpe une mélodie consolante, pendant que les membres couvrent d'un châle les épaules des élèves.

C'est pour les membres une très grande joie que d'avoir l'occasion de les rencontrer et de les encourager. Madame Fujii s'adresse à eux de façon chaleureuse et leur met du baume au cœur. Elle sent qu'ils sont comme ses petits-enfants. À l'école, ils semblent gais, mais ils souffrent à coup sûr de la perte de leur maison, de leurs biens et des difficultés d'existence de leurs parents. Pour être toujours à leur côté, elle veut vivre, rendre visite aux écoles et les soutenir jusqu'en 2020, quand le Fonds mettra fin à son action.

2020 sera l'année des Jeux Olympiques, mais aussi l'année où les élèves entrés à l'école primaire en 2011, finiront leur scolarité secondaire. Madame Fujii a fait remarquer la chose à madame Takahashi, qui en réponse lui a écrit : « Grâce à votre remarque, je suis délivrée de l'obsession de savoir jusqu'à quand le Fonds doit aider les enfants. Continuons donc notre action jusqu'en 2020 et cette année-là, après la cérémonie de fin des cours du collège de Tōni, nous déclarerons achevée l'action de notre Fonds. ».

Il sera cependant difficile de continuer si longtemps cette action. Le Fonds a donc édité une belle brochure destinée à renforcer le mouvement, et à présent il a une exposition de photos sur Tōni à Tokyo, à Takasaki, à Kyoto, à Kanazawa et à Sapporo.

Madame Fujii a longtemps désiré rembourser sa dette en aidant les autres. Après quarante ans elle y est enfin parvenue, et à présent elle souhaite que ces élèves, qui reçoivent une aide du Fonds, plus tard remboursent leur dette à d'autres, qui à leur tour la rembourseront à d'autres... et qu'ainsi s'instaure un cercle de bonté, dans notre société et dans le monde.

La catastrophe a causé aux victimes une grande souffrance. Ne pourrions-nous pas créer, à partir d'elle, un monde neuf et plein d'espoir ? Si nous ne pouvons y réussir, elle restera pour toujours une catastrophe et jamais n'apportera rien de bon, ni aux victimes ni au monde. À l'instar de madame Fujii, faisons donc un grand cercle de bonté. Faisons donc circuler charité, générosité, sincérité et tout ce qui est bon dans le monde. Prenons modèle sur les trois femmes dont il est question ci-dessus et suivons leur exemple.